

Khalil KARAM, Charbel MATTA, *La mission jésuite de Ghazir 1843-1965*, Beyrouth, PUSJ, 2019.

Table ronde USJ, 20 nov. 2019

Carla Eddé

Je commencerai mon intervention en citant l'avant-propos de l'ouvrage :

« *La mission jésuite de Ghazir n'a nullement la prétention de se présenter comme un ouvrage historique. Sa publication vient compléter le Mémorial des Jésuites que nous avons initié et que la municipalité de Ghazir a réalisé et inauguré le dimanche 28 aout 2011* ».

Je me permettrai de m'inscrire en faux contre cette affirmation. Ce livre est une ressource pour la mémoire et pour l'histoire, comme je m'efforcerai de le montrer dans ma présentation.

L'ouvrage constitue, effectivement, un bel hommage rendu à la fois à la Compagnie de Jésus, à sa mission de Ghazir et à cette localité. L'œuvre-phare qui les réunit est le séminaire fondé en 1843 pour former le clergé oriental, avec la bénédiction des chefs des Eglises catholiques d'Orient, de la Compagnie de Jésus et du Vatican. C'est précisément pour l'établir que les jésuites reviennent dans les provinces ottomanes arabes en 1831 et y fondent la Nouvelle Mission de Syrie et du Liban, après une cinquantaine d'années d'absence.

Plusieurs localisations avaient été envisagées pour le Séminaire. Au début des années 1840, il est question de l'établir à Beyrouth, où les jésuites viennent d'acheter une maison et d'ouvrir une école. Mais l'instabilité politique prévaut, et l'objectif même du séminaire les incite à opter pour la « Montagne, refuge du catholicisme », selon l'expression consacrée à l'époque dans les milieux catholiques romains<sup>1</sup>, soit le Mont-Liban, avec sa forte population maronite, en particulier dans le Kesrouan qu'ils dominent démographiquement et politiquement.

Le choix des Pères se fixe sur Ghazir, chef-lieu du Kesrouan, où ils trouvent un bâtiment adéquat, le palais de l'émir Abdallah Chehab. Ils parviennent à l'acheter grâce à l'aide du Père général de la Compagnie de Jésus et de l'Œuvre de la propagation de la foi, fondation créée à Lyon en 1822 afin de collecter des dons pour les missions.

Le Séminaire est inauguré en 1846 avec quelques pensionnaires. Les demandes d'admission de leurs fils affluent de la part des notables locaux. Pour répondre à ces sollicitations, et afin de rendre l'œuvre viable, le séminaire se double en 1855 d'un collège ouvert aux laïcs. La notoriété croissante du Séminaire-collège permet de nouer des liens et d'obtenir des aides, modestes ou plus conséquentes, de la part d'autres œuvres jésuites et catholiques, en France surtout, suite au rattachement en 1843 de la Mission de Syrie à la Province de Lyon. En 1857, les élèves de Notre-Dame de Mongré, l'un des plus importants collèges jésuites de France, prennent, par exemple, l'initiative d'une loterie pour subvenir aux frais d'éducation de quatre élèves. En octobre 1860, au lendemain des affrontements interreligieux et des massacres de chrétiens survenus dans les districts mixtes du Mont-Liban, le futur Cardinal Lavignerie, qui dirige l'Œuvre des écoles catholiques d'Orient, visite le séminaire et promet des bourses scolaires. Ernest Renan le visite également. Le Séminaire-collège compte alors quelques 80 séminaristes et 200 pensionnaires laïcs. Sa notoriété attire nombre de pèlerins qui se rendent en Terre Sainte, et lui vaut la visite de représentants des autorités religieuses et politiques de Beyrouth et du Mont-Liban.

Décision est prise au début des années 1870 de développer et de transférer le Séminaire-collège à Beyrouth. Cela sera chose faite en 1875, avec la création de l'Université Saint-Joseph.

---

<sup>1</sup> Cité dans VERDEIL, Chantal (2011), *La Mission jésuite du Mont-Liban et de Syrie (1830-1864)*, Paris, Les Indes savantes, p. 350.

Cette page de l'histoire de l'Ordre de Saint-Ignace à Ghazir est mieux connue que celle qui suit, sur laquelle l'ouvrage apporte un éclairage inédit. Contrairement à ce qu'on aurait pu croire, la mission de Ghazir se poursuit et le dynamisme de la Résidence est saisissant.

Elle accueille après 1875 plusieurs œuvres : le Noviciat entre 1877 et 1906 pour des jeunes qui aspirent à devenir jésuites, auquel s'ajoute un Juvénat pendant quelques années, et entre 1894 et 1906 le Noviciat et le Juvénat des Sœurs des Saints-Cœurs de Jésus et de Marie, un orphelinat pour les enfants arméniens au lendemain de la Grande Guerre, une école primaire externe entre 1940 et 1964, et surtout le Séminaire central Saint-Maron dédié spécifiquement à la formation des religieux maronites entre 1934 et 1965, date à laquelle le Patriarcat maronite en reprend la direction et les jésuites quittent définitivement Ghazir. Cette décision s'inscrit dans le prolongement des recommandations du Concile Vatican II sur « le droit et le devoir de se gouverner selon leurs propres disciplines » des Eglises orientales catholiques.

L'engagement de la Compagnie de Jésus et la centralité de la mission de Ghazir se donnent à voir à travers le nombre de jésuites qui l'ont servie pendant ses 122 ans d'existence : près de 350 Pères, Frères, scolastiques et postulants, internationaux et locaux. Ce nombre dénote l'augmentation du nombre de jésuites, signe du renouveau religieux que connaît l'Europe au XIXe siècle, celui des missions et vocations notamment, après les désordres de la période révolutionnaire en France et les soubresauts politiques dans la péninsule italienne et en Europe en général.

L'ouvrage liste les noms et fonctions de ces centaines de jésuites. Cette liste explique à sa façon le succès de l'entreprise, qui peut compter sur ses forces vives pour survivre et prospérer : aux classiques fonctions d'apostolat et d'enseignement religieux et profane, s'ajoutent le relieur, l'imprimeur et le dactylographe ou encore le savetier, le cordonnier, le menuisier, sans oublier l'infirmier, le comédien et surtout le photographe – et nombreux sont les jésuites qui font aussi œuvre de photographes, nous laissant des trésors photographiques inestimables, aujourd'hui conservés dans la Photothèque de la Bibliothèque orientale de l'USJ.

Elle montre également la difficulté de l'entreprise. Pour les vingt jésuites qui décèdent à la mission et sont enterrés au cimetière de Ghazir avant la Première Guerre mondiale, l'âge moyen au décès est de 47 ans.

Le Diaire de Ghazir, journal où sont consignés les événements quotidiens de la mission entre 1858 et 1965, nous livre des informations précieuses sur l'activité des Pères, ainsi que sur Ghazir et ses environs. Les auteurs ont reproduit *in extenso* dans l'ouvrage les pages relatives à la Grande Guerre qui se matérialise par l'installation de 200 soldats turcs à Ghazir et l'expulsion des jésuites, prélude aux nombreux malheurs qui vont suivre et dont le diaire se fait l'écho : l'invasion des sauterelles, les épidémies, la famine, qui se soldent, précise le diaire, par « la mort de plus de 1000 habitants de Ghazir, sans compter les enfants morts à l'asile entre 1916 et 1918 », pour une population estimée à quelques milliers d'habitants.

Au cours de la longue existence de la mission ignacienne à Ghazir, un seul conflit se produit entre une partie des habitants et les jésuites. La crise survient en 1864 sur la question de la répartition de l'eau entre la localité et le Séminaire-collège, suite à son extension. Il faudra 10 mois et un changement de Recteur à la tête du séminaire pour surmonter les tensions. La centralité de cet enjeu à l'échelle du Mont-Liban est ainsi de nouveau confirmée. On se souviendra que dans le Metn voisin, à Baabdat en l'occurrence, un pareil conflit sur la répartition de l'eau a duré 16 ans

(1876-1892), a entraîné un conflit ouvert avec la famille notable des Lahoud et le célèbre évêque maronite de Beyrouth, Mgr Youssef al-Debs, et conduit une partie des habitants de Baabdat à se faire latins et même protestants.

Le Diaire et la riche iconographie de l'ouvrage révèlent surtout les interactions fécondes qui se nouent entre la société locale et les jésuites. L'ouvrage recèle de très nombreuses illustrations, certaines prises par les pères eux-mêmes comme on l'a vu, et qui montrent la vigueur de la vie socio-culturelle à Ghazir, dans la foulée du Séminaire et sur l'initiative des jésuites – on aurait souhaité que des légendes plus détaillées accompagnent systématiquement les illustrations, même si les difficultés de l'entreprise, celle notamment de dater ces images, sont bien connues des spécialistes.

Les jésuites fondent des congrégations, masculines et féminines, pour relayer leur action à Ghazir, congrégations qui existent encore : Saint Louis de Gonzague, l'Immaculée Conception (pour hommes et pour femmes), les Chevaliers de Marie, la Bonne Mort (pour les femmes mariées). Pour les femmes qui se destinent à la vie religieuse, le renouveau favorisé par l'action des jésuites, est de taille. A la vie du cloître succède le service dans et de la cité. C'est le cas des Sœurs des Saints-Cœurs de Jésus et de Marie, dont l'ouvrage synthétise l'action au service de l'apostolat et de l'éducation à Ghazir, où elles sont connues comme les « Sœurs jésuites », du fait du rôle historique joué par les Pères dans leur genèse et de l'association étroite entre les deux ordres.

Plus globalement, l'action des jésuites contribue à renouveler les formes de piété locale. Les grandes fêtes religieuses, anciennes et nouvelles – l'Immaculée Conception, le mois de mars pour Saint-Joseph, le saint Patron de la Résidence, le mois de mai pour Marie, le mois de juin pour le Sacré-Cœur, les fêtes de Saint Ignace de Loyola et de Saint Louis de Gonzague – sont désormais célébrées avec solennité, au son de la musique de la fanfare, avec des processions dans les rues, des représentations théâtrales... La fête de Saint Louis de Gonzague, le saint patron des étudiants, est encore commémorée à Ghazir de nos jours.

La piété mariale et christique s'affirme en particulier, comme nous venons de le voir et comme indiqué également par bien d'autres éléments fournis par l'ouvrage tels le don à Ghazir par la Compagnie de Jésus et la Congrégation de Saint-Louis de Gonzague d'une statue du christ-roi en 1933, les litanies de la Vierge Marie évoqués à plus d'une reprise dans le texte – sans oublier la contribution déterminante de l'Ordre de Saint-Ignace, en la personne du Père Lucien Cattin, dans la genèse et le financement du sanctuaire de Harissa.

Pour conclure, ce livre donne donc à voir, dans le cas de la Compagnie de Jésus, le renouveau religieux en Europe au XIXe siècle, renouveau qui concerne tant l'Eglise que les simples croyants. Il montre également les transformations profondes de la société libanaise, avide d'éducation et soucieuse de modernisation.

Il vient aussi combler un vide dans l'historiographie sur les missions en général, et la nouvelle mission jésuite de Syrie et du Liban en particulier. L'afflux de missionnaires catholiques et protestants au XIXe siècle est évoqué dans quasiment tous les livres d'histoire sur la région à l'époque, ainsi que leurs relations avec la hiérarchie religieuse chrétienne, les autorités politiques locales et les consuls des puissances.

Cet ouvrage explore une autre dimension, non moins importante pour comprendre l'institutionnalisation – ou pas – de l'œuvre des missionnaires : l'échelle locale.

Le cas de l'implantation jésuite à Ghazir – avant et après le transfert du Séminaire oriental, qui est sa raison d'être première – montre que les interactions de la mission avec son environnement immédiat en déterminent aussi et en grande partie le succès et, partant, la pérennité.

L'Université Saint-Joseph de Beyrouth qui fête cette année ces 145 ans en est également la preuve manifeste.

Le fait que deux Ghaziriens aient entrepris, plus de cinquante ans après sa fin, de restituer l'histoire et la mémoire de l'action jésuite à Ghazir, montre que l'ordre de Saint-Ignace constitue une partie intrinsèque de l'histoire et de la mémoire de Ghazir et du Liban.

Qu'ils soient remerciés pour leur importante contribution.